

Vol. 3

1/23

Monique LaRue

L'arpenteur et le navigateur

Éditions Fides
MONTRÉAL

CÉTUQ
CENTRE D'ÉTUDES QUÉBÉCOISES
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Cette conférence de Monique LaRue était inscrite, en mars 1996, au programme des Conférences Jarislowsky organisées par le Centre d'études québécoises (CÉTUQ) de l'Université de Montréal de 1992. Présentées annuellement, ces séries de causeries ont proposé des réflexions sur la mouvance culturelle qui caractérise notre époque, sur l'incertitude et le brouillage des identités et sur l'ensemble des transferts et échanges culturels qui peuvent concerner la culture et la littérature québécoises contemporaines. Ces conférences ont été rendues possibles grâce à une subvention accordée au CÉTUQ par M. Stephen Jarislowsky.

Données de catalogage avant publication (Canada)

LaRue, Monique

L'arpenteur et le navigateur

(Les grandes conférences)

Publ. en collab. avec: CÉTUQ.

ISBN 2-7621-1919-7

1. Littérature et société.

2. Écrivains - Pensée politique et sociale.

3. Écrivains canadiens-français - Québec (Province).

I. Université de Montréal. Centre d'études québécoises.

II. Titre III. Collection.

PN51.L344 1996 801'.3 C96-941205-3

Dépôt légal: 4^e trimestre 1996

Bibliothèque nationale du Québec

© CÉTUQ et Monique LaRue, 1996.

Cet ouvrage est distribué par les Éditions Fides,
165, rue Deslauriers, Saint-Laurent H4N 2S4
tél.: (514) 745-4290, téléc.: (514) 745-4299

Les Éditions Fides bénéficient de l'appui
du Conseil des arts du Canada et
de la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

J'accepte les invitations comme celle-ci par principe, pour rester en contact avec le savoir, ce qui ne va pas de soi pour l'animal médiatique qu'est devenu l'écrivain. Parce qu'il m'importe surtout, dans cet environnement marchand, de conserver mon identité d'écrivain. Or l'écrivain n'est pas écrivain s'il n'est pas capable de penser sa société d'une manière ou d'une autre; et il existe une infinité de manières de penser sa société. Remarquez que le projet d'écrire ne donne en soi aucune compétence pour penser la société. Mais l'écrivain est un intellectuel. Même dans les derniers retranchements du silence et de la solitude, celui qui écrit vit parmi les hommes. Il est «l'obligé du monde» comme dit Hannah Arendt. La littérature ne l'exempte de rien.

La question de la transculture, qui est l'objet de ces conférences, a acquis des titres de noblesse en littérature et je pourrais vous entretenir assez confortablement de la beauté et de la fécondité du métissage, de l'hybridation, de l'impureté littéraires. Mais il me semble que cette question n'a pas que des visages nobles et qu'elle ne se joue pas uniquement sur le plan esthétique.

Or si la pratique du roman m'a appris quelque chose, c'est bien à me colleter au réel, à m'y cramponner et à y revenir sans cesse pour le saisir, car les mots, c'est connu mais on l'oublie si vite, peuvent nous emporter loin de la réalité, et ce n'est pas ce que nous voulons faire ici. Le roman, comme la pensée, naît d'événements, privés ou publics, dont il cherche le sens en les racontant, et qui lui donnent prise sur le monde, sur son époque. Une exigence qui, si l'on y pense bien, est d'ordre moral.

J'accepte les invitations mais ensuite je regrette, car il m'est devenu beaucoup plus facile d'écrire un roman que de penser ou, plutôt, le roman est devenu ma manière de penser. Seulement, une fois que les romans sont écrits, il faut les publier. La littérature est un acte et le monde attend le roman au détour. Je partirai de choses aussi triviales que celles-là. D'un exemple. De la transculture vécue dans la réalité des institutions littéraires, dans lesancements, les officines culturelles où circulent les écrivains et où j'entends des propos qui, moins percutants que ceux de monsieur Jacques Parizeau le soir du référendum, réveillent cependant des démons voisins.

Ainsi ai-je eu dernièrement l'occasion de parler avec un écrivain que l'on pourrait identifier comme québécois de souche, une chose que je répugne à faire et que pourtant la réalité m'oblige à faire. Je préférerais presque dire que cet écrivain est un écrivain canadien-

français pour le caractériser, pour souligner le sentiment «d'héroïque antériorité» qui anime, dit Louis Hémon, les Canadiens français. Je pourrais encore utiliser le chanson de Claude Gauthier et dire qu'il est de nationalité québécoise-française. Ou parler de citoyen de «vieux éta-blissement». Que de circonvolutions pour exprimer la chose la plus simple du monde et qui pourtant ne s'écrit qu'avec résistance au clavier de mon ordinateur: cet écrivain, comme moi-même, est quelqu'un dont les parents, les grands-parents et la plupart des ancêtres, quoique assurément pas tous, descendent des Français. Une chose que, peut-être, nous devrions oublier. J'y viendrai.

Un jour que nous devisions, c'était peu de temps après le référendum, cet écrivain en est venu, je ne sais plus comment mais d'une manière que je n'ai pas aimée, arrogante, provocatrice, à me démontrer que nos institutions littéraires sont en train de se laisser envahir par les écrivains immigrants, à ses yeux trop appréciés, pour ne pas dire injustement privilégiés par les jurys littéraires. Cet écrivain n'avait pas prisé, par exemple, les multiples honneurs échus l'an dernier au seul Sergio Kokis, ni les succès récents de Ying Cheng ou de David Homel. Que ces trois remarquables écrivains m'excusent de se voir mêlés ici à nos chicanes de famille. S'il ne s'agissait que de jalousie d'auteur, il ne vaudrait pas la peine que je vous en parle. Mais le raisonnement de cet écrivain allait plus loin. As-tu remarqué, me deman-

dait-il, qu'une génération toute récente d'écrivains immigrants écrit des œuvres qui n'ont rien à voir avec ce qu'on a toujours appelé la littérature québécoise, des œuvres qui ne s'inscrivent d'aucune manière dans son histoire, dans la logique de son développement, qui ne poursuivent pas sa recherche d'identité, ne reprennent pas son réseau de références, sa dynamique intertextuelle, son imaginaire, qui n'intègrent à leur écriture aucune des caractéristiques linguistiques issues de la démarche stylistique propre à la littérature québécoise, rien en somme de ce qui fait sa singularité au sein des littératures de la francophonie? Ne trouves-tu pas, me disait-il encore, qu'il serait aberrant que ces écrivains dont l'œuvre ne se rattache ni par le contenu ni par la forme ni par le cadre au discours de notre littérature, soient autorisés à représenter la littérature québécoise à l'étranger, dans les colloques concernant la littérature québécoise, dans les stands québécois des foires et salons du livre étrangers, etc. Ces écrivains, affirmait avec de plus en plus d'assurance mon interlocuteur, ne devraient pas être invités plus souvent qu'à leur tour à participer à nos institutions littéraires, à agir comme membres de jurys de bourses de création et de subventions aux éditeurs, car ce sont des institutions que nous avons chèrement gagnées et mises sur pied, alors qu'eux ne font qu'arriver ici pour repartir aussitôt, avec leurs trois passeports, publier ailleurs, après avoir profité de notre système, car tout le monde sait qu'il est

impossible de faire publier un premier livre à Paris, et, de plus, moins naïfs, plus rusés que nous, ces écrivains ont tendance à se coopter. Ils sont plus sensibles aux problématiques étrangères qu'à la nôtre; en réalité, tu le sais bien, ils ne nous lisent pas et ils ne connaissent pas nos auteurs du passé, ils ne connaissent pas notre littérature, n'en font pas partie et ne veulent pas en faire partie, pas même en racontant leur passage vers notre société ou leur expérience de notre littérature, comme le faisaient naguère les écrivains migrants. Nous sommes en train de nous faire voler nos prix littéraires, car ces prix n'ont de sens que dans le contexte de la littérature québécoise, soutenait-il. Par mauvaise conscience, par rectitude politique, par réflexe de colonisés minoritaires, nous nous laissons usurper notre littérature, nous avons cessé d'assumer son sens, son histoire, sa spécificité, son avenir.

J'étais fort mal à l'aise, mais je ne savais pas comment lui répondre. Ce n'était pas la première fois que j'entendais de tels propos. Souvent dans des jurys, la question avait été sinon soulevée, du moins sous-entendue. Quelle absurdité, me disais-je! Allons-nous faire venir, dans les jurys littéraires, des sociologues, des ethnologues, des démographes? La transculture est une noble idée, mais dans la réalité, même chez les esthètes, c'est plutôt et encore le sentiment ethnique qui prime.

Admettons que je connaisse assez cet écrivain pour affirmer qu'il ne parlait pas uniquement par intérêt mais qu'il était aussi animé, quelque part, comme on

dit, par le sentiment qu'une menace pèserait non seulement sur lui en tant qu'individu subventionné, mais sur l'identité d'une littérature québécoise distincte, et par conséquent sur les institutions qui appuient cette littérature et sans lesquelles elle n'existerait pas. Il n'en reste pas moins, me disais-je, que mon collègue est en train de balancer des concepts aussi chers aux écrivains que la liberté de pensée, la liberté d'écrire, bref, la liberté d'expression; il est en train, me disais-je, de proposer ni plus ni moins qu'une forme de censure détournée ou inavouée d'une catégorie d'écrivains, et cela selon une logique qui n'est en rien fondée sur des arguments moraux, mais bien sur des critères purement et simplement ethnico-culturels.

Si cette conversation a continué à me hanter, c'est cependant parce que j'étais incapable de nier que ce que cet écrivain disait restait, en un certain sens, exact. Et une romancière ne doit jamais, au grand jamais, nier les faits ni les atténuer ou les interpréter en fonction de ses idées ou de ses propres idéaux. Il est vrai que nous avons donné à la littérature québécoise, me disais-je, la mission de nous servir de patrie et de fondement identitaire, et qu'elle arrive maintenant à un carrefour, tout comme notre société. Son label, son appellation contrôlée, son identité sont appelés à évoluer, sinon à se dissoudre. Les querelles d'administrateurs ne m'intéressent pas, mais le fond de la question ne peut me laisser indifférente, me disais-je, et l'attitude vindicative de

mon collègue ne peut m'échapper. Notre littérature a jusqu'à maintenant été l'expression d'un monde commun, d'une expérience commune et relativement homogène, et nous ne nous sommes pas souvent demandé ce qu'était un écrivain québécois. Si, politiquement, nous ne pouvons maintenant penser notre société que comme un monde hétérogène, pluriel, divers et cosmopolite, alors, sur le plan littéraire, quelle sera cette littérature québécoise? Parlera-t-on encore de littérature nationale? Comment penser la greffe de cette littérature telle qu'elle existe jusqu'à ce jour, avec la littérature telle que la conçoit l'autre ou une littérature autre, inconnue, à inventer? La diversité de perspectives forme-t-elle encore «une» littérature, une littérature spécifique parmi d'autres littératures distinctes, ou aurons-nous bientôt autant de littératures que de groupes ethniques?

Il ne fait pas un instant de doute dans mon esprit que nous devons effectuer le partage de nos subventions avec tout citoyen, quelle que soit son origine ou sa conception de l'art, et que nos jurys doivent soigneusement refléter la composition désormais hétérogène du monde artistique. Il est moins facile de concevoir la transformation de notre littérature, son passage de l'homogène à l'hétérogène, si un tel passage doit avoir lieu. Car le voulons-nous? Après ce que j'avais entendu, je pouvais en douter. Ces questions, pour répétitives qu'elles soient, ne peuvent certainement pas être éludées, ni être explorées et résolues par d'autres person-

nes que celles qui pratiquent l'art de l'écriture et qui publient leurs œuvres, me disais-je, même s'il s'agit de questions détestables et envenimées, qui n'ont rien à voir avec ce que j'aime dans la littérature et dans l'écriture. Depuis vingt ans, après tout, me disais-je, j'ai fait, par amour de la littérature, bien des choses que je n'aime pas, comme me laisser maquiller par une maquilleuse ou poser en studio. Et même si ce genre de débat m'effraie, quelque chose au fond de ma conscience m'oblige à admettre que je ne puis prétendre faire de la littérature et laisser ce genre de problème hors de mon champ d'activité ou de réflexion.

L'écrivain dont je vous parle n'est ni un fasciste ni un imbécile ni un insensible. Il n'est pas non plus isolé, ni sans influence. C'est tout simplement un écrivain qui épouse la logique ethnique de sa société et la logique minoritaire de sa culture, et qui en perpétue la tradition sous forme de ressentiment. Ses propos n'étaient pas sans me rappeler les sentiments mêlés qui ont accueilli *Maria Chapdelaine*, roman d'ici écrit par un étranger, ou encore les phrases fameuses de l'abbé Casgrain: «Nous aurons une littérature indigène, ayant son cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple, en un mot, une littérature nationale [...] elle sera le miroir fidèle de notre petit peuple.» En tant que corpus autonome et homogène concentré sur l'expression identitaire, la littérature québécoise apparaît, à la lumière du présent, prendre ses racines dans une con-

ception ethnique de la société, vision qui modèlerait depuis longtemps sa définition. Les spécialistes que je suis allée lire pour tenter de clarifier mes idées définissent le groupe ethnique par un sentiment d'appartenance lié à l'ascendance et à la descendance; les traits principaux d'un groupe ethnique sont la langue, la religion, les origines nationales. Les membres du groupe ethnique tendraient à rester à l'intérieur des frontières de leur groupe. Le langage étant la maison et la seule patrie de l'écrivain, me disais-je, il est normal et inévitable que l'écrivain s'identifie prioritairement à la langue dans et avec laquelle il écrit. Il est normal et fréquent qu'il s'identifie au groupe linguistique correspondant à cette langue et qu'il se sente le devoir ou le goût de défendre les droits de ce groupe pour en défendre la langue et la culture. L'écrivain a toujours été le barde, le coryphée de sa tribu. L'écriture est locale dans sa langue, langue et nation sont intimement liées.

Et plus encore, me disais-je, l'écrivain est aussi un scribe, un être de mémoire. Quand on prétend faire de la littérature, on prétend écrire des livres conçus pour durer et destinés non pas à une consommation immédiate, mais à une lecture complexe, disséminée dans le temps. Le livre, tel que l'utilise la littérature, transcende les générations. L'écrivain est donc quelqu'un qui reconnaît la profondeur du passé, son action sur nos consciences et sur le présent. L'écrivain ne serait pas écrivain s'il n'avait pas accédé à une conscience historique.

Si ce que les sociologues appellent conscience ethnique est marquée par l'appartenance à un groupe défini par la langue, par l'ascendance et par la descendance, l'écrivain a naturellement une conscience ethnique, me disais-je, dont il peut, ou non, faire un élément important de son œuvre. Chaque fois que j'écris «je», il y a dans ce «je» la cohorte des «je» qui m'ont précédée, la voix et l'expérience des morts qui, de génération en génération, m'ont transmis leur manière d'aimer, de sentir, de craindre ou d'embrasser la vie, ce qu'on appelle la sensibilité. La littérature ne peut qu'être la mémoire ou l'inscription de ce «nous» immémorial dispersé et transformé à travers les paroles individuelles du présent, et la nôtre a certainement fait de cette filiation un déterminant majeur. Mais si le Québec doit devenir une société fondée, comme l'explique Fernand Dumont, non plus sur la nationalité au sens ethnique, mais sur la nationalité civile, sur des *Raisons communes*, comment concevoir une littérature fondée sur des «raisons communes»? Qu'en pensent les écrivains que mon ami fustige? Sont-ils, comme il le prétend, désintéressés à construire un monde commun, une littérature commune? Les deux d'ailleurs sont loin d'aller de conserve.

Ce que mon collègue déplorait, en un sens, c'est que l'immigrant n'ait pas oublié, lui non plus. Ce qu'il déplore, c'est en quelque sorte ce que les sociologues appelleraient la faible force d'assimilation de la littérature québécoise. Mon ami écrivain nie aux autres le

droit de penser la littérature différemment, de ne pas la penser, par exemple, de manière ethnique. Il leur demande de s'ethniciser un peu, d'entrer dans notre clan et de porter nos couleurs! Si ces écrivains immigrants veulent faire partie de la littérature québécoise, dit implicitement mon ami, qu'ils la lisent et qu'ils en assimilent le contenu. Ce qu'on appelle l'assimilation consiste à faire renoncer les minorités ethniques à leur culture d'origine en faveur des comportements et valeurs du groupe dominant. On appelle *ethnic revival* le chemin inverse. Ce que mon ami demande implicitement aux écrivains immigrants, c'est ce que demande la société québécoise aux Néo-Québécois: de s'assimiler, d'oublier d'où ils viennent, ce qu'ils sont, me disais-je. Et si ils nous demandaient de renoncer à notre *ethnic revival*? Chacun demanderait à l'autre d'oublier! En ce cas, il faudrait, me disais-je, terrifiée par ma propre pensée, changer notre devise nationale!

L'écrivain dont je vous parle est un artiste, et je tiens Louis-Ferdinand Céline pour une des plus grandes sensibilités de notre temps, pour un immense artiste. Que la sensibilité élevée jusqu'au génie ait pu, dans le cas de Céline, cohabiter toute une vie avec le plus grand aveuglement politique reste à mes yeux un des mystères de la nature humaine, un fait dont nous devons tirer la leçon. Le sentiment que l'homogénéité du passé est menacée par l'immigration: voilà la crainte qu'exprime mon collègue pour sa littérature, tout

comme la ressentait Louis-Ferdinand Céline pour sa langue et pour son pays dans les années 1930 à Paris. Devant ce genre de menace, les plus grandes sensibilités, les sujets qui ressentent de la manière la plus aiguë leur appartenance à une communauté et à une langue, sont susceptibles d'ouvrir les écluses de la raison et de sombrer dans la haine et dans l'irrationnel. Il n'y a pas de petits événements, de cas sans importance.

Dans l'idéal, dans le monde des génies de la littérature, celui de Nabokov, que je cite maintenant, on sait que «la famille universelle des écrivains de talent ignore les barrières nationales, de même que le lecteur doué est une figure universelle qui échappe aux lois spatiales ou temporelles». Il est vrai que ces questions d'appartenance et d'identité, qu'une vision ethnique de la littérature, ne concernent que très peu l'authentique et solitaire exigence d'un individu qui entreprend et poursuit, à l'orée du *xxi*^e siècle, une démarche littéraire en toute connaissance de cause. Si la littérature québécoise n'était que la recherche de réponses aux questions: qu'est-ce qu'une littérature nationale quand le mot nation change de sens et ne recouvre plus la même réalité? qu'est-ce qu'un écrivain québécois maintenant? j'aurais depuis longtemps abandonné sa fréquentation, comme l'ont d'ailleurs fait certains de mes amis, excellents lecteurs, gênés par la frilosité de notre littérature, car le lecteur jouit d'une beaucoup plus grande liberté que l'écrivain.

Il ne me viendrait jamais à l'idée, en effet, de faire de la politique. Pourtant, publier au Québec, qu'on le veuille ou non, c'est, entre autres problèmes plus ou moins insolubles, être confronté à celui-là, si détestable soit-il. Un écrivain vit parmi les hommes, et la littérature est un espace commun, par conséquent un espace politique. Certains des «écrivains de talent» dont parle Nabokov ont sans doute le pouvoir d'ignorer les barrières nationales, me disais-je, grand bien leur fasse. Mais s'il n'y avait pas de littératures nationales, il n'y aurait actuellement de par le monde qu'un très petit nombre d'écrivains, comme Salman Rushdie, Umberto Eco, Vargas Llosa, Alvaro Mutis ou Milan Kundera, au nombre desquels figureraient peut-être un ou deux de nos compatriotes, je ne sais. Mais chose certaine, la majorité des écrivains qui écrivent actuellement de par le monde n'existerait pas. Ces écrivains ne publieraient pas dans leur langue respective; ils ne pourraient pas pratiquer, chacun dans leur culture, le métier d'écrivain. Et alors, on peut se demander si Rushdie, Eco, Llosa, Mutis ou Kundera existeraient. Peut-être que oui. Peut-être la littérature est-elle dès maintenant planétaire et mondiale, internationalisée, peut-être a-t-elle aboli les frontières, comme cela s'est passé immédiatement, semble-t-il, dans l'univers de l'Internet. Mais je n'en suis pas sûre.

Ce dont je suis sûre, par contre, pour avoir pas mal fait, je crois, le tour du monde de l'édition en fran-

çais, c'est que les barrières nationales, que j'estime, comme Nabokov, avoir un sens secondaire en littérature, existent et ont beaucoup de sens dans le monde du livre. Or la littérature n'est pas dissociable du livre. Qu'est-ce que la littérature, sans le véhicule du livre? En tant qu'écrivain qui publie, je suis obligée d'admettre que cela n'existe pas. Sauf à accepter que la littérature soit dorénavant régie par les lois de l'édition internationale, et non par celles de l'art, il n'est pas possible, pour un écrivain, actuellement, d'échapper à son inclusion, au moins sur le plan éditorial, dans une littérature nationale.

Il devient par conséquent passablement important, pour nous écrivains, de nous demander ce que nous entendons par littérature québécoise et ce que nous voulons qu'elle devienne, de nous demander si la littérature québécoise est liée à ce point au devenir politique du Québec qu'elle perdrait son identité si le peuple québécois n'arrivait pas à l'indépendance politique, de nous demander ce que nous entendons par écrivain québécois. Selon mon collègue, vous l'aurez deviné, il est clair que l'indépendance du Québec favoriserait, ou favorisera, l'émergence de la littérature québécoise dans le monde des lettres internationales, et il est clair que la situation politique et culturelle ambiguë du Québec occulte actuellement, sur le plan international, la littérature québécoise. La solution serait d'ordre politique. Mais, tout comme il n'y a pas de solutions intellectuelles

à des problèmes émotifs, il n'y a pas non plus de solutions politiques à des problèmes littéraires. Comment une littérature procède-t-elle donc à sa «désethnicisation»?

Il y a chez l'écrivain, comme en tout être humain, bien d'autres déterminants que l'appartenance ethnique. Il existe surtout, en chaque véritable artiste, une force absolument contraire à celle-là, qui lui fait éprouver le besoin de s'arracher à la terre natale, à sa famille, à la dimension ethnique de la langue et à toute attache pour naviguer vers l'ailleurs, vers le nouveau, vers l'inconnu. Est-ce que toute œuvre d'art, toute création authentique, ne commencent pas plutôt par un arrachement que par un enracinement, et cela depuis Platon jusqu'à notre époque, puisqu'on peut maintenant s'arracher à la totalité de la réalité elle-même simplement en revêtant des gants et un casque pour voguer sur la mer sans frontières du cyberspace et de la virtualité? Il ne s'agit pas évidemment dans ce cas d'art, mais de faits techniques que nous devons quand même penser. L'actualité nous montre qu'il n'y a plus de frontières nationales qui tiennent dans le cyberspace, que le droit terrestre y est impossible à appliquer, et qu'il n'y a donc probablement plus lieu de transporter avec soi une chose aussi liée au culte de la terre et au culte des morts qu'une conscience ethnique, me disais-je. L'artiste est celui qui «part pour partir», a dit depuis longtemps Baudelaire, «cœur léger, semblable au ballon [...] joyeux de fuir une patrie infâme». Il y a plus que jamais en tout

Maradeu
à la terre
natale

écrivain la conscience que l'identité ethnique est ou sera bientôt obsolète, et que le culte de l'ethnicité est le nouvel opium des peuples. Ainsi serait de plus en plus réalisable l'idéal des Lumières, dont l'esprit a eu tant de mal à s'exporter chez nous, ou encore devrions-nous maintenant plus que jamais être attentif à la parole nietzschéenne: «Je n'ai trouvé nulle part de patrie, dit Zarathoustra, et je ne suis qu'un errant en toute ville et en partance sur tous les seuils. [...] je suis exilé des patries et des terres maternelles. Ainsi je n'aime plus que le pays de mes enfants, l'inexploré, au plus lointain des mers; à ma voile, c'est celui-là que je commande de chercher et de chercher.» Heureux les philosophes, me disais-je, qui ne connaissent pas de frontières nationales.

Deux personnages se partagent et s'arrachent notre âme, se mit alors à imaginer la romancière en moi. L'un est arpenteur et vient du XIX^e siècle, et l'autre est navigateur et tire vers le XXI^e siècle. L'arpenteur est un homme qui a la passion de la mesure, un homme qui s'attache à la terre, un homme du territoire. Il arpente en Européen les territoires vierges, les espaces d'Amérique. Il dit: j'ai mesuré ceci, j'ai arpenté, ceci est à moi, ici tu ne passes pas. Il crée des frontières. Il pose des bornes, des jalons. Ses cadastres permettent de léguer et de transmettre. Or, qui transmet n'est-il pas du côté de l'écriture? L'arpenteur n'écrit-il pas sur la terre, n'écrit-il pas la terre elle-même? L'arpenteur rend humain le paysage, il le civilise. Il approfondit l'identité de

l'homme et du lieu. Il crée son habitat, il habite le monde et le modèle à sa manière. Il mesure la superficie des terres par des mesures agraires, nous ramène à nos origines paysannes. Il y a toute une vision du Québec, actuellement, qui est une vision d'arpenteurs-géomètres, me disais-je. La voix de l'arpenteur dit: nous avons organisé ces lieux. Vous qui venez vous y installer, entrez dans nos rangs. Nous descendons de ces fondateurs français du pays, nous possédons un territoire et une littérature dont nous sommes les héritiers et les ayants droit, et dont nous portons légitimement la conscience historique. Nous venons d'un monde dont nous avons nommé et créé les lieux et les frontières, nous sommes une nation: nous avons des origines communes, un passé commun, un monde commun.

Mais l'arpenteur moderne, celui de Kafka par exemple, sait qu'on ne possède jamais rien en vertu de l'origine. L'arpenteur écrivain sait que le proche, le familier, s'éloigne toujours de nous et nous échappe et, si vous me pardonnez une allusion à moi-même, qu'un crabe toujours saboté ses lignes et son travail. Le territoire est déjà partagé, il ne vous appartient pas, il y avait des gens avant vous, il en est venu après, dit l'autre voix ou la voix des autres. Il en viendra toujours, de ces navigateurs, de ces explorateurs qui, comme tout artiste véritable, partent vers l'inconnu pour trouver du nouveau, des nomades qui ne s'abaissent pas à arpenter la terre et qui savent d'autant plus, maintenant que la pla-

nète entière est arpentée, que la terre est à tous. Le monde est pour toujours et depuis toujours pluriel et les perspectives, multiples. Votre héritage n'est précédé d'aucun testament, car aucune génération humaine ne peut comprendre la génération qui l'a précédée, disent ces navigateurs. Nous défendons le droit de chacun à commencer, et le droit de commencer n'est jamais que celui de naître, de poursuivre la vie. Il n'est autre que la liberté, qu'aucun héritage, aucun testament ni aucun ancêtre ne saurait bâillonner.

Il était déjà, au temps de madame Guèvremont, et il est toujours très bien d'être un Survenant. Quand on voit les Serbes déterrer leurs morts, on se méfie du culte de la terre, me disais-je! L'ancien modèle, où l'on croyait normal que la formule soit décidée une fois pour toutes par les fondateurs et que le rôle des nouveaux venus soit de se conformer sans question, cette vision du monde n'est pas oubliée; elle existe encore dans nos consciences, et elle est même de plus en plus source de malaise, alors que nos enfants sont déjà des navigateurs! Et je suis du pays de mes enfants, dit Zarathoustra. Comment ne pas voir que les domaines impossibles à arpenter du monde informatique, que ces horizons, dont nous ne soupçonnons pas encore vers quoi ils entraînent l'humanité, ne peuvent que transformer à jamais la perception de ce que nous appelons le Québec et, par conséquent, la littérature québécoise? Si bien que ce que nous appelons Québec n'aura bientôt en un sens

rien à voir avec ce que monsieur Parizeau appelait il y a si peu longtemps le Québec et avec ce que l'abbé Casgrain appelait «notre petit peuple».

Un personnage est toujours l'incarnation d'un mode d'être-au-monde et l'arpenteur, le navigateur, seraient en quelque sorte les deux faces de notre identité, me disais-je. Une identité n'est jamais simple, jamais homogène, puisque l'identité est une donnée de la conscience et qu'une conscience c'est du temps et que le temps est mobile. Une mémoire et une anticipation se chevauchent, se disputent et s'arrachent toujours le présent. C'est probablement ce que veulent dire les sociologues, dans leur langage, avec le concept de la mobilité ethnique, me disais-je. Il y a toujours une gradualité des appartenances, disent les sociologues. Il y a sans cesse des déplacements de la position d'un individu au sein des groupes ethniques composant la population. Un enfant n'a jamais le même sentiment d'appartenance ethnique que ses parents. Le «nous» de monsieur Parizeau ne peut donc pas être exactement le même que celui de l'abbé Casgrain, et si l'identité ethnique est une identité transmise, elle est aussi, disent les sociologues, une identité acquise. La nôtre peut aussi bouger. Et puis elle bouge! Si les écrivains ne sont pas capables d'imaginer un monde où il devient de moins en moins pertinent de se concentrer sur l'expression identitaire et sur l'appartenance ethnique, n'est-il pas normal que les chefs d'État et le reste de la population

ne le puissent pas non plus? Peut-être monsieur Parizeau a-t-il dit ce qu'il a dit parce que les écrivains québécois écrivent ce qu'ils écrivent? Parce que la littérature québécoise n'a pas assez d'imagination? Il revient certainement aux écrivains et aux artistes de déplacer le point de vue, de se servir de leur imagination, deux opérations élémentaires de l'écriture romanesque, me disais-je, car j'aime bien, vous l'aurez compris, rester sur mon terrain.

S'arracher au passé et penser le futur exigent en effet autant et je dirais plus d'imagination que de penser l'identité à partir du passé, mais l'imagination est une faculté que notre littérature n'a pas tellement valorisée. Imaginer n'est d'ailleurs pas simplement se tourner vers le futur, mais imaginer, quiconque a un jour véritablement essayé de composer ce qu'on appelle un «personnage» le sait, imaginer c'est toujours se faire violence pour traverser vers le tout autre, passer une frontière. Je ne parle pas tellement ici de l'imagination des surréalistes, mais de l'imagination au sens où la conçoivent les philosophes. Imaginer, dit Kant, est une faculté de l'entendement, c'est la faculté de rendre présent ce qui est absent. De se mettre à la place du tout autre. L'imagination ainsi comprise est une faculté politique, une faculté morale. Il ne s'agit pas tellement de penser ce que pense l'autre, de partager l'immédiateté de l'autre, de jouer au grand jeu faux de la fusion, et toute personne qui a un jour composé un «personnage» romanesque

sait bien que le premier devoir du romancier est de respecter le secret de ses personnages, de ne pas en violer l'intimité. Il s'agit donc plutôt de faire l'effort d'imaginer ce que serait notre pensée si elle était ailleurs. Kant dit: «s'élever et réfléchir sur son propre jugement à partir d'un point de vue universel». L'imagination est donc bien ce qui nous permet d'atteindre la pensée du pluriel, d'adopter la multiplicité des perspectives qui fondent l'espace commun, et de concevoir l'autre comme doué et capable de la même faculté de sortir de soi-même, le monde comme habité par des consciences capables d'épouser le point de vue de l'autre. N'est-ce pas ce que mon ami écrivain, précisément, dénie aux écrivains migrants? Mon ami écrivain, lui disais-je en pensée, tu t'imagines peut-être que les auteurs d'origine étrangère ne peuvent pas s'intégrer, s'assimiler à la littérature québécoise, parce que tu n'arrives pas à imaginer quelle serait cette littérature autrement, si elle était montréalaise, par exemple, je veux dire, si on tentait d'imaginer réellement ce que pourrait être une littérature liée à une ville comme Montréal et non pas au groupe ethnique ou à l'histoire du groupe canadien-français telle que passée. Et si la voix de l'arpenteur était tout simplement une voix de province? Si la voix de l'arpenteur était ce qui nous empêche éternellement d'accéder à l'urbanité véritable, au monde véritablement pluriel qu'est une ville?

La littérature doit être le miroir de notre petit

peuple, dit l'abbé Casgrain, soit, mais avait-il pensé que le meilleur des miroirs est toujours fait des autres? Prenons la ville de Paris. Nul n'a mieux photographié la ville de Paris en un sens que Robert Doisneau, Français de souche, très arpenteur, il me semble. Mais nul ne l'a mieux photographiée non plus que Brassai, Atget et Kertez, ces immigrants issus d'une tout autre tradition qui ont donné son image à Paris et sans lesquels Paris ne serait pas Paris. Si bien que Paris est indissolublement le Paris de Doisneau et celui de Kertez et de Brassai. La question n'est pas, me disais-je, d'étouffer la voix de l'arpenteur ni d'exiger des navigateurs qu'ils se fixent dans nos cadastres. Le navigateur rompt les amarres, largue son passé, mais transporte avec lui sa mémoire. Le navigateur ne peut se passer pour naviguer du travail de l'arpenteur. Et un monde de seuls navigateurs serait vide de traces.

Si ce n'est pas la littérature qui peut donner à l'étranger la certitude qu'il participe au monde commun, mais bien la politique, la littérature peut, par contre, travailler à ce que la politique puisse donner à l'étranger la certitude qu'il peut participer au monde commun. La littérature, bien entendu, fait ce qu'elle veut. Personne ne peut empêcher des gens comme Louis-Ferdinand Céline d'écrire des chefs-d'œuvre et de laisser leur imagination, privée de l'aide de la raison, dériver vers la paranoïa la plus destructrice. Et je ne sais pas, et nul ne peut dire je crois, s'il eût mieux valu, ou

s'il eût été possible que Louis-Ferdinand Céline fût un autre individu que celui qu'il a été, et s'il eût pu alors avoir le même génie littéraire. C'est là une question insensée, même si nous ne pouvons nous empêcher de la poser. Mais l'imagination est la faculté intellectuelle qui nous permet de *comprendre* que le «nous» des arpenteurs qui parlent en chœur en amont de nos «je» actuels, est étranger, complètement étranger au «je» de l'immigrant et à tous les «je» qui parlent en amont de la voix d'un immigrant. Quand des écrivains étrangers écrivent en français et parlent du «vous» qu'ils perçoivent derrière les visages du pays ou de la ville où ils viennent d'arriver, ils s'intègrent, dit-on, à la littérature québécoise telle qu'elle s'est développée et dans sa logique même. Mais si nous respectons ce qu'est la littérature, jusqu'à respecter l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline, si nous respectons l'écrivain jusqu'à ces limites extrêmes, de quel droit et selon quelle logique pourrions-nous exiger d'un écrivain qu'il parle de nous et à notre manière! S'il parle de lui, de ses racines étrangères, de sa mémoire, de l'ascendance ou de la mémoire génésique qui détermine sa vie, de son lieu d'origine et non pas de son lieu d'arrivée, ou s'il construit des personnages, des êtres-au-monde dans la conscience desquels la détermination ethnique n'existe tout simplement plus, comme c'est le cas pour les personnages qui peuplent toute une partie de la production romanesque du pays situé juste au sud du nôtre, quand un écrivain écrit à l'opposé de ce que

nous avons considéré jusqu'à maintenant comme le propre de notre littérature, cet écrivain appartient à notre littérature, puisqu'il appartient à la littérature. Sinon c'est nous qui ne sommes plus dans la littérature, mon ami écrivain, pensais-je. N'a-t-il pas suffisamment pesé sur nos épaules d'être enfermés dans l'homogénéité, dans le monolithisme, dans l'ethnicité, dans le collectivisme, de ne même pas avoir la force de nous arracher à «l'horreur de nos berceaux»? Imagine ce que serait la littérature québécoise si elle devenait simplement littérature, si elle se délestait, sans la nier pour autant, de son identité ethnique, lui disais-je mentalement, et si elle devenait vraiment un monde, un lieu d'où surgissent tous les points de vue et où s'exprime la diversité en français en Amérique, si elle servait de tremplin à des écrivains comme Sergio Kokis, Ying Cheng ou David Homel! Ce qui se pose à nous, écrivains, comme problème, dans les lançements, les jurys, n'est-ce pas tout simplement le problème du comment vivre ensemble qui se pose à une autre échelle à notre société? Aimerais-tu, mon ami écrivain, lui disais-je mentalement, qu'un jour, dans notre petit pays, on finisse par écrire des choses comme il s'en est écrit récemment en Russie à la mort de Joseph Brodsky?

Je vais vous lire maintenant, avant de conclure, cet article paru dans le *Monde* du vendredi 1^{er} mars, dans la *Pravda* du 8 février, sous la signature d'Igor Preline.

«Aux États-Unis d'Amérique est mort Joseph Brodsky. [...] Moi j'ai été étonné de ce que les médias aient baptisé Joseph Brodsky "grand poète russe" et je me suis posé la question: de quel droit? Je peux me tromper, mais il me semble pourtant que, pour porter ce titre, il ne suffit pas d'être lauréat du prix Nobel. On le sait, le poète en Russie est plus qu'un poète! Brodsky a-t-il mérité un tel titre? Aurait-il dans ses vers chanté la Russie? Ou bien prononcé de bonnes paroles sur le peuple russe? Je ne me rappelle rien de tel... Pouchkine et Essenine ont chanté tout cela et c'est pour cela qu'on les appelle "grands poètes russes". Mais Brodsky, dans le meilleur des cas, on peut l'appeler de "langue russe" et encore avec réticence puisque, ces dernières années, il écrivait de plus en plus en anglais et qu'on l'entertera non pas à Saint-Petersbourg, mais à Venise. Quel "Russe" est-il donc? Peut-être que le mieux serait d'appeler Brodsky "grand poète juif". N'a-t-il pas dit: "Je suis juif cent pour cent. On ne peut pas être plus juif que moi"? Les Juifs n'y trouveront rien à redire. Les Russes encore moins.»

Que de mesquineries, me direz-vous, que d'odieuses et terrifiantes mesquineries! Vous m'excuserez, j'espère, d'avoir ce soir attiré votre attention sur des réalités très peu dignes de la grandeur de l'art, et d'avoir travaillé dans du vieux, dans du très vieux matériel. Mais vous avez invité une romancière. Et le roman, vous le savez, commande de débusquer les bons sentiments,

tout comme de prendre le pouls des sociétés, surtout si elles ont tendance à regarder dans le rétroviseur.

C'est cependant en tant que simple citoyenne que je souhaite que nous puissions échapper, s'il n'est pas trop tard, au syndrome Pravda. Je ne suis d'ailleurs pas la seule à souhaiter qu'il soit encore temps, si j'en crois l'article paru dans le *Devoir* samedi dernier, et dont j'aurais pu au fond reprendre le titre: «Y a-t-il malaise?»

1. Louise LEDUC, «Y a-t-il un malaise?», *Le Devoir*, 16-17 mars 1996, Cahier D, p. 1

Collection GRANDES CONFÉRENCES

Créée par le Musée de la civilisation à Québec, la collection «Grandes conférences» regroupe également des textes de conférences prononcées en d'autres lieux (voir dans la liste qui suit les titres marqués d'un astérisque).

ROLAND ARPIN

*Une école centrée sur l'essentiel **

BERTRAND BLANCHET

Quelques perspectives pour le Québec de l'an 2000

ANDRÉ BURELLE

*Le droit à la différence à l'heure de la globalisation **

PIERRE DANSEREAU

L'envers et l'endroit

JOËL DE ROSNAY

L'écologie et la vulgarisation scientifique

JACQUES T. GOUBOUT

Le langage du don

GISÈLE HALIMI

Droits des hommes et droits des femmes

NANCY HUSTON

*Pour un patriotisme de l'ambiguïté **

ALBERT JACQUARD

Construire une civilisation terrienne